

manufacturers were not losing out in the sphere of luxury products and turning instead to supplying a lower level of the market. Some consideration of this issue is necessary for general conclusions regarding the ultimate success of the industry and, to a degree, of the Venetian economy as a whole.

Mola's work thus leaves some broad questions open. Understandably, he ends with a hope that further research will elucidate the areas that remain obscure. Meanwhile, his detailed account of developments in the Venetian silk industry during the sixteenth century has laid an indispensable basis for such further discussion. It has also, one hopes, laid to rest the idea that Italian conservatism brought about the country's economic decline.

Paula Clarke  
McGill University

Peter N. Moogk — *La Nouvelle-France. The Making of French Canada — A Cultural History*, East Lansing, Michigan State University Press, 2000, 340 p.

Cette étude se présente comme un bilan plutôt que comme une recherche originale, d'où une certaine impression de déjà lu. Elle s'adresse d'abord et avant tout à un public anglophone qui ne connaît rien du Québec contemporain et de ses origines. En fait, Peter Moogk semble s'être donné pour « mission » d'expliquer aux Canadiens anglais et aux Américains qui sont ces « irréductibles » francophones et leurs préoccupations nationalistes. Et comment mieux les présenter qu'en esquissant un portrait du conservatisme culturel des Canadiens (faudrait-il dire des Québécois) francophones car, bien qu'il s'intéresse aux Acadiens tout au cours de son livre, sa conclusion ne porte que sur les Québécois!

Dans son premier chapitre, Moogk entraîne ses lecteurs dans la nacelle de Cyrano de Bergerac, histoire de survoler les espaces géographiques de la Nouvelle-France! Dans son second chapitre, l'auteur nous propose un portrait des relations entre Français et Amérindiens. Le troisième chapitre aborde la question de la justice quoique tout y passe depuis la religion et l'art de la guerre pour en arriver à l'application des lois. Le chapitre 4, probablement le mieux structuré, expose les difficultés que rencontrent les autorités à recruter des colons. Le chapitre suivant est en quelque sorte la suite du précédent; l'auteur y discute principalement des soldats et des engagés et explique les raisons du retour en France, après avoir intercalé quelques paragraphes sur les insultes et les injures. Le chapitre 6 présente les structures sociales alors que le suivant continue dans cette voie en traitant des liens entre les divers groupes sociaux. Bien que le chapitre 8 touche principalement à la famille, il porte sur diverses thématiques dont certaines ont été abordées précédemment. Son chapitre 9 examine la question religieuse alors qu'il a préalablement identifié la religion comme l'un des fondements de la culture (p. 62). Sa conclusion porte sur le Québec moderne. Cette nomenclature appelle un commentaire : l'ouvrage aurait profité d'un travail d'édition afin de resserrer les chapitres et d'éviter les débordements et certaines répétitions.

Il y a beaucoup à dire sur cette étude mais circonscrivons ce qui nous apparaît comme le plus important. Moogk tire nombre de renseignements de contrats notariés en fonction de petits échantillons puisés surtout en milieu urbain, ce qui néglige la majorité rurale. Il écrit d'ailleurs à ce sujet que « small samples of authoritative evidence are preferable to large bodies of information from questionable sources » (p. xvi), ce qui soulève la question suivante : mais en quoi les exemples retenus sont-ils représentatifs? Par ailleurs, tout au cours de son ouvrage, Moogk ne fait que peu référence à des publications francophones récentes; il s'en remet plutôt aux plus récentes publications anglophones, mais également de façon parcimonieuse. Il en aurait tiré profit pour enrichir sa conclusion, d'autant plus qu'il passe sous silence 200 ans d'histoire.

Au sujet de la religion, Moogk admet un certain allègement de l'emprise religieuse au XVIII<sup>e</sup> siècle par rapport au rigorisme du siècle précédent. La résultante, c'est-à-dire une évolution des moeurs religieuses ne fait aucun doute. Est-ce vraiment une surprise en ce siècle des Lumières? Mais alors pourquoi nier toute évolution lorsqu'il est question de la société? Pourquoi en serait-il autrement? La faiblesse de son échantillon incite Moogk à constater un certain immobilisme dans la composition de la société néo-française.

Alors que par trois fois il écrit que la richesse ne détermine pas le rang (p. 153, 160, 173), presque du même souffle, il ajoute que « rank was not entirely divorced from revenue » (p. 173). Un peu plus loin, il écrit que le bon mariage repose sur le rang et la fortune (p. 181) et encore plus loin, il nous propose une image de cohésion sociale alors qu'il unit administrateurs, officiers militaires et marchands-entrepreneurs dans un « peer group » (p. 182). Cette situation tire sa source d'une appréciation que fait Moogk au sujet de la valeur de l'argent et du commerce dans les sociétés française et néo-française. Au sujet de l'attitude envers le commerce, Moogk avance l'exemple des commerçants de Nantes qui préféraient la traite des esclaves parce qu'elle générait plus de profits (p. 118), alors que dès le XVII<sup>e</sup> siècle on interroge Pierre Boucher quant à la nature des profits à faire en Nouvelle-France (p. 208). Auparavant, il aura affirmé qu'on autorise les marchands dès 1717 à se réunir pour discuter de commerce; ce privilège sera maintenu jusqu'à la chute de Québec. Or ceci était interdit aux autres groupes d'intérêt (p. 71-72). Cette situation dénote un changement de mentalité, car le « contempt for commerce had softened in the colony » (p. 169). Les exemples que l'auteur apporte nous conduisent plutôt à apprécier que la société de l'Amérique française doit être perçue au XVIII<sup>e</sup> siècle comme une société d'ordres en transition dans laquelle se côtoient richesse, dignité et honneur. Moogk refuse de lier cette évolution à une dynamique sociétale; s'il avait analysé les corvées et les impositions et eu recours à un plus large échantillon de contrats de mariage et d'inventaires après décès, il aurait pu le constater.

Peut-être en tient-il à sa prémisse de base : « Cultural traditions can be remarkably tenacious [...] Some of the values and behavioral patterns established in the French regime endured into the twentieth century » (p. xvi). Or sa conclusion porte sur le Québec des années 1960 et non le Québec actuel. Il avoue dans les deux derniers paragraphes que le Québec d'aujourd'hui n'est plus le même, quoiqu'il faille souligner du même trait la justesse de son commentaire lorsqu'il affirme que l'État s'est substitué à l'Église depuis la Révolution tranquille.

Comme l'écrivait Tocqueville, « les peuples se ressentent toujours de leurs origines ». Toutefois les phénomènes auxquels Moogk fait référence en conclusion tirent plutôt leur origine du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est vrai que l'Église a constitué un facteur important dans l'histoire culturelle des francophones. Cependant le rigorisme ultramontain auquel il réfère ne prend place qu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, des deux côtés de l'Atlantique. Dès lors, pouvons-nous en conclure que cette emprise du clergé remonte au régime français? Certes assiste-t-on à la poussée de prosélytisme du XVII<sup>e</sup> siècle, mais celle-ci s'estompe au cours du siècle suivant.

Quant à la famille, Moogk nous dit qu'elle forme la base de la société néo-française, trait que retrace Philippe Garigue au début des années 1950. La question qu'il faille se poser est la suivante : si la soldatesque forme la base de l'immigration française (p. 116), est-ce que cette solidarité familiale est aussi développée que ne le prétend l'auteur au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle? Ce sera certes la famille qui facilitera la transition et la continuité dans le changement alors que la société québécoise vit l'industrialisation, l'urbanisation et le développement du capitalisme, mais ce phénomène en est un du XIX<sup>e</sup> siècle.

Alors que s'éveillent les nationalités en Europe, parallèlement, le discours nationaliste francophone prend forme au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle quoiqu'il se campe dans un réflexe défensif. La nation est alors considérée avant tout comme une entité culturelle, un ensemble de traditions au centre de laquelle se trouve la question linguistique. Si la culture des Néo-français s'est imprégnée d'une certaine américanité, la Nouvelle-France ne peut être garante de toute leur évolution sociétale, encore moins des *Gros-Macs*!

Yvon Desloges  
*Parcs Canada – Québec*

Paul Morency — *Alphonse Desjardins et le Catéchisme des caisses populaires*, Québec, Septentrion, 2000, 262 p.

L'auteur, chercheur en linguistique et en sémiotique, étudie le *Catéchisme des caisses populaires* publié en 1910 par l'abbé Philibert Grondin. Les 15 ré-éditions du *Catéchisme*, dont la dernière en 1961, en font un texte « premier et essentiel à la compréhension du message coopératif » (p. 29).

Trois questions orientent la recherche de Paul Morency : Sous quel angle aborder le *Catéchisme*? Comment en faire une lecture profitable? Comment en dégager le sens? Deux approches sont utilisées par Morency pour décrire et comprendre le contexte de production. Dans un premier temps, il présente le corpus des textes coopératifs utilisés par les propagandistes au début du XX<sup>e</sup> siècle. Par la suite, il fait ressortir les thèmes de la littérature du retour à la terre du XIX<sup>e</sup> siècle qui explique le contexte idéologique de la production de la pensée coopérative.

Morency conclut que le *Catéchisme* est d'abord et avant tout un moyen de communication et d'éducation utilisé par les propagandistes dans le but de mobiliser les individus dans l'établissement de coopératives d'épargne et de crédit. Au-delà de cette visée explicite, le *Catéchisme* de l'abbé Grondin « reproduit un idéal chrétien